

lument les mêmes, puisque pour le premier on a retranché bien des neumes des anciens antiphonaires, et que de plus on a tellement changé la notation que la mesure a complètement disparu. Et c'est ici surtout que se trouve le contraste, la ligne de démarcation entre l'un et l'autre. Par la citation que j'ai faite de Gounod, on a vu que le plain-chant des Bénédictins est doux, léger, nuancé et varié. Eh bien n'est-il pas vrai que le frotte est lent, lourd et monotone ? On l'exécute à pleins poumons, jamais de piano, jamais d'accent, jamais de repos.

On ne s'occupe en aucune façon du rythme sans lequel le plain-chant — comme toute autre musique d'ailleurs — ne saurait être expressif. Sans le nombre, sans la mesure, est-il possible de trouver sur la terre ou ailleurs quelque chose de beau, d'harmonieux, d'artistique ? La mesure est plus nécessaire que le son pour fixer le caractère, d'un morceau de musique quelconque ; sans elle impossible même de lui donner un nom ; le son c'est la matière, la mesure c'est la forme. Vouloir composer une œuvre musicale sans mesure, serait comme entreprendre de construire une église gothique sans ogive ou sans arcs-boutants.

Il y a deux ans, je passai deux jours à Solesmes, et comme il y avait deux monastères voisins, celui des Bénédictins et celui des Bénédictines, je pus assister à quatre grand'messes, quatre vêpres et aux matines et laudes. Mon compagnon de voyage et moi fûmes absolument ravis de la musique religieuse. « Je n'oublierai jamais, écrivai-je alors dans mes notes, l'effet produit par certains morceaux, comme l'offertoire de la messe des morts, mais surtout le graduel et le répons qui précède le *Dies iræ*. C'était, il me semble, la perfection de la prière chantée, et je n'avais jamais si bien compris la beauté du véritable plain-chant. Les neumes qui terminent les versets sont comme les soupirs des âmes pieuses de la terre se mêlant aux doux gémissements des saints du purgatoire. Il n'y a pas de musique qui sanctifie autant que celle-là, qui s'élève aussi haut et qui puisse s'unir aussi bien aux concerts célestes. » Le chant des Bénédictins est maintenant en honneur à Rome ; il est adopté dans un grand nombre d'églises et de séminaires d'Italie, de France, d'Angleterre, etc. On assure qu'il est chanté parfaitement par les Sœurs du Bon-Pasteur de Montréal ; on sait que l'admirable chœur de la cathédrale de cette ville — l'un des plus beaux